

LE CAS MAURICRIAC

par Maurice JOYEUX



TREMBLOTANT, le front baissé sur sa conscience, le vieillard marmotte des patenôtres. Son œil rusé ratisse le parterre de façon à ne rien perdre des réactions d'un public éminemment canalisé par l'« Express »...

L'homme, vous le connaissez ; c'est François Mauriac ! Dans ses moines fins d'aristocrates aux doigts allongés, Mauriac, depuis bon nombre d'années entretient une vérité aux facettes multiples qui reflète avec à propos les certitudes du jour...

Aujourd'hui, ce sont les loquaces qu'il a en point de mire. L'homme a de la verve. Deux paragraphes de son bloc-notes suffisent à démontrer aux députés élus par la gauche, le caractère béni du reniement qu'il leur propose...

Est-ce à dire que l'homme néglige d'être brutal ? Allons donc ! Personne n'a oublié l'affaire des « Clés de saint Pierre » ! Une injonction du vieillard haineux à la direction du journal où il sévit et la publicité de l'ouvrage comme le nom de Roger Peyrefitte furent bannis de l'« Express »...

Agrippé au mince filet de nos espoirs, le vieux drôle fait des pointes, avance sur le devant, se dérobe, flirte avec une certaine gauche, en condamne une autre, revient vers sa jeunesse ou la fuit...

— Mais, me direz-vous, l'écrivain parfois se rencontre avec des idées qui vous sont chères ? C'est vrai ! Bien que le gauchisme de Mauriac ne dépasse guère la phrase sentimentale et ne risque pas de mettre en cause la propriété de ses vignobles du Bordelais...

Que cet homme intolérant, ce bourgeois nanti, couvert de cette gloire que l'Etat dispense à ses meilleurs écrivains.

EDITO

SEUL un effort de propagande intense peut assurer le développement d'un mouvement, surtout lorsque, comme le nôtre, il propose un mode d'organisation des hommes qui rompt avec une morale, des coutumes, des certitudes vieilles de vingt siècles...

Notre mouvement anarchiste a bien senti cela !... Pourtant, ses efforts d'adaptation aux réalités de la vie moderne qui laissent intacts les principes sur lesquels il est construit, risquent de se heurter à deux écueils qui, s'ils ne sont pas délibérément écartés, le conduiront à l'impuissance...

Le premier est l'adaptation politique ! De bons camarades bien intentionnés, influencés par les succès relatifs de la gauche, socialiste, démocratique et libérale, rêvent d'accrocher notre mouvement à la suite du convoi qui les soirs d'élections sillonnent les sous-préfectures...

Le second écueil est le romantisme.

le monde libertaire

MENSUEL — N° 16 — MARS 1956. PRIX : 30 FRANCS 53 bis, rue Lamarck, PARIS (18^e)

APRÈS LE 6 FÉVRIER ALGÉRIEN LE CHOIX INÉLUCTABLE

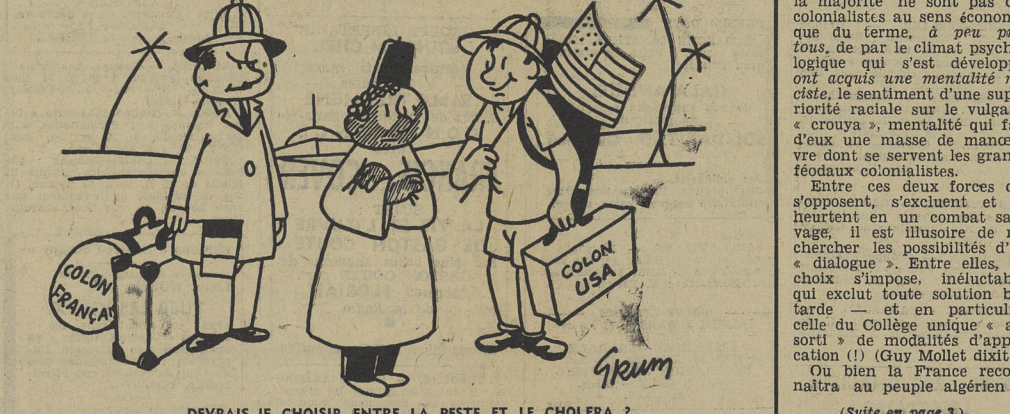
UN vieux proverbe affirme que : « Gouverner c'est prévoir ». Il ne semble pas que Guy Mollet ait prévu l'accueil houleux que devait lui réserver, le 6 février, les Français d'Alger. Poursuivi par une foule en proie à une hystérie raciste, hurlante à la mort à l'endroit du visiteur et de quelque cent vingt « terroristes » en attente d'exécution, Guy Mollet n'a pu gagner qu'à grand peine le Palais d'été, « protégé » par une police dont le moins qu'on puisse dire est qu'elle se serait montrée beaucoup plus énergique si elle avait eu en face d'elle des grévistes français ou des « suspects » algériens...

LE PLATRE BRISÉ

DANS la salle immense et froide, ou pendant trente ans, sous l'œil sec du maître, les valets de service ont justifié l'assassinat des hommes qui avaient dirigé la révolution d'Octobre, l'idole impitoyablement déshonorée par ses laudateurs de la veille s'est effondrée. L'image patiemment ciselée par la crainte, que dix congrès avaient hissée au faite est apparue brusquement aux yeux des fonctionnaires désignés pour assurer la figuration au Vingtième Congrès du Parti communiste russe, dans toute sa hideuse réalité.

Mesure d'urgence

En somme, quand nos théories ne tendraient qu'à être moins nombreuses pour n'être pas trop bêtes, exploités, vaincus, conduits, elles se justifieraient déjà suffisamment.



LOI BARANGÉ ERREUR GRAVE

par R.-P. FROMENT

LECTIONS 1951. — Les acharnés de l'École libre s'affairaient partout, dans tous les coins. Les catholiques spécialement, avec les cardinaux, vont voter pour les candidats députés qui prennent l'engagement de soutenir l'École libre. Les journaux de l'époque rappellent clairement ces faits. Et tous les raisonnements sont bons alors. Nous, chrétiens, seuls vrais partisans de la Liberté, Nous chrétiens qui avons donné tant de sang auprès de nos camarades laïques pour lutter contre Hitler. Et beaucoup d'électeurs se laissent prendre par ces sophismes. Les députés élus par ces procédés sont nombreux et ardents. Ils font passer en 51 la loi d'aide à toutes les écoles, même privées et que l'on appelle depuis loi Barangé.



FRANCO ET SES PHALANGE-GARDIENS

LORSQUE j'entends parler de culture, disait un célèbre janséniste du Caudillo, je sors mon revolver. On ne pouvait mieux alors extraire la quintessence de la philosophie franquiste. La Bible elle-même pour le Dynaste, prenait des allures de littérature engagée. Tu ne tueras point, Atmez-vous les uns les autres. Stupides ! Est-ce que l'Alphonse XIII l'a tué lui ? Et les anars de Barcelone décapités ? N'auraient-ils pas sacrifié leur vie pour lui passer le collier de chaux ?

PROPOS DU MARTIEN

QUESTION DE VOCABULAIRE

Que veut dire ce mot ? V. Hugo, La Vision de Dante. Je suis bien novice, moi pauvre ! Mais, en matière de vocabulaire français, puisque je suis obligé d'avoir recours à un traducteur pour me faire entendre en ce pays. Aussi, depuis que j'ai lu la déclaration de M. Baldensperger, professeur au Collège de France, suis-je fort embarrasé quand au lieu de dire « mouchard » j'accorde au mot « mouchard ».

LE CHOIX INÉLUCTABLE

par Maurice FAYOLLE

justice — des paroles courageuses pour stigmatiser les agissements d'une poignée de féodaux colonialistes prêts à toutes les infamies pour conserver leurs monstrueux privilèges. Mais, à la suite de quoi, il a aussi déclaré que « l'Algérie était terre française » et que « la France se battra pour y demeurer ». C'est revenir, par le biais, à cette fameuse intégration, chère à Soustelle, dont personne ne veut en Algérie — même pas ceux qui la réclament. Un problème insoluble dans la perspective des données où s'enlèvent les responsables de la politique française. Guy Mollet a prononcé — il convient de lui rendre cette

LE CHOIX INÉLUCTABLE

par R.-P. FROMENT

Et tout dans le monde le nombre des humains sans cesse croissant préoccupe et inquiète les savants, les biologistes, les démographes et les économistes. Pour tous ces chercheurs d'équilibre la surabondance populatoire est la cause principale de la souffrance sous toutes ses formes, de la gêne, de l'asphyxie économique. En 1954, on dénombre une population globale de 2 milliards 655 millions.

(Suite en page 3)

LE MONDE

PAR MAURICE JOYEUX

EMMENE-MOI AU BOUT DU MONDE

Blaise Cendrars

(Denoël, édit.)

Après un long silence, Cendrars nous donne aujourd'hui un nouveau volume destiné à faire tâche par une œuvre toulue et d'une richesse incomparable. Pour la première fois — nous informe la prière d'insérer — Blaise Cendrars publie un roman où le personnage central est une femme. Je dis bien la prière d'insérer, car pour ma part je dois renoncer à donner à nos lecteurs un compte rendu succinct de l'ouvrage. Les Editions Denoël ignorent le « Monde Libre » ! Ses services de presse sont débordés, perdit-ils la nécessité de servir les éminentes critiques de revues hautement littéraires, telles que « Confiance » ou « Festival », etc., dont la clientèle comme chacun le sait s'abreuve d'œuvres fortement pensées, les contraignent à nous négliger.

On le regrettera d'autant plus que la même maison d'éditions annonce la réimpression de « Dan Yock », de « Moravagine », de « L'Or », qu'on peut compter parmi les meilleurs ouvrages de l'écrivain et qui étaient devenus introuvables.

Vous achèterez cependant « Emmène-moi au bout du monde » car aucun ouvrage de Blaise Cendrars ne saurait laisser indifférent. Moi aussi, d'ailleurs ! l'auteur ne pouvant être tenu pour responsable des agissements de la maison qui l'édite.

Misère du matin, d'André Vers (Editions J.A.R.).

Il n'est pas trop tard pour parler du livre de notre ami André Vers dont vous avez pu lire les articles incisifs dans notre journal.

Un jeune gars pendant l'occupation pousse les portes de l'usine. La vie le saisisse par les copains, les filles, les servitudes, les révoltes ! On ne raconte pas cette histoire, on la vit ou plutôt nous sommes nombreux à l'avoir vécue. Mais André Vers est poète et ses mots bercent une nostalgie que des juifs ou rabais n'arrivent pas à chasser.

Les enfants en récréation ont mis leurs maîtres au piquet moins sur la tête que sur la face au mur.

Le temps de l'image

par Michel RAGON

Après le temps de la parole, la poésie médiévale était surtout tout orale et les peintres par leurs scènes évangéliques « parlaient » aux yeux des simples et des autres et les temps de l'écriture (depuis l'invention de l'imprimerie jusqu'à la découverte de la photographie, le livre est roi), nous sommes entrés dans une nouvelle époque : celle de l'image.

La parole émue. Peu nombreux sont ceux qui prennent plaisir à écouter un discours, une oraison, une conférence. On se réunit encore pour entendre des poètes lire leurs œuvres, mais sans conviction et en cercle restreint. Si un speaker laisse plus de trois minutes à la radio, il exaspère. Le cinéma a enlevé au théâtre son grand public et les fervents de l'écran songent avec mélancolie au temps où le septième art était muet.

Quant au livre, sa souveraineté est...

RADIO

ALINSTAR de l'Assemblée du ring Bourbon qui ne sait par quel affaire commencer ses « travaux », la direction de la R.T.F. préoccupée par maints problèmes, semble avoir renoncé momentanément aux prétentions édictées par Vladimir Porché, à l'égard des producteurs cumules.

Nous ne nous plaindrons pas si cet ultimatum reste lettre morte, car, si la radio a toujours besoin de séne nouvelle, la jeune hérienne est pauvre en jeunes poètes.

On ne signale pour l'instant aucune autre décision de la part des « visés » que celles de Pierre Hégel et Jacques Bour, qui optent pour la radio privée. Nous avons tout de même encore goûté le « Vacances pour rire », de Pierre Bour et Jacques Hégel (samedi Parisien 13 h.), et le « Concert symphonique populaire », de Pierre Hégel (dimanche Parisien 14 h.), si attrayant et riche en documents.

Souhaitons encore une fois que les foudres de l'Avenue Friedland ne détruisent pas l'édifice déjà fragile, dont l'équilibre si précaire qu'il soit, est basé sur un même nombre d'auditeurs.

« Rendez-vous à cinq heures » passe chaque jour (sauf dimanche sur Paris-Inter de 17 à 18 heures). Cette très bonne émission qui dure depuis plus de six ans meuble agréablement les fins d'après-midi. On y trouve, dosés à façon originale, de la littérature sous forme de feuilleton parlé, de la chanson en écoutant les vedettes invitées, des interviews d'actualité, des échos et derniers potins de la mode, du théâtre, le cinéma, la peinture, en un mot l'art y a sa place.

L'électisme qui préside aux destinées de cette production semble être la solide base de son succès, car, il est évident que près de 300 heures d'antenne par un représentant une acrobatique gagueux que bien peu d'animateurs pourraient tenir.

Dernièrement l'équipe des reportages de cette émission est venue au « Monde Libre » (Boulevard) à l'occasion de la signature du livre d'Ivette Dinville, « Le temps des cerises ». L'auteur, les artistes présents, le directeur, le camarade Maurice Joyeux passent des déclarations qui passent en extenso le surlendemain sur l'antenne. C'est assez rare que les animateurs de cette émission savent par la largeur de leurs vues rester toujours jeunes. Félicitons donc, de Rouzy, Marina Grey, Pierre Dutoit, Roland Perez et leurs complices pour l'attrait de cette production que ceux et surtout celles qui ont la chance d'être libres de 5 à 6 peuvent écouter en toute confiance.

J.-F. STAS

le monde

des Lettres et des Arts

SUR LE ROMAN POLICIER

par Léo MALET

Le roman policier est le phénomène littéraire du siècle. Certes, il poussa son premier cri dans la nuit bien avant les années 1900. Sans remonter à Voltaire qui, dans « Zadig », s'est livré à un petit jeu de déduction extrêmement brillant (1), on peut tenir pour plus que des précurseurs, les inventeurs mêmes du genre Emile Gaboriau (1835-1873) et le grand poète Edgar Poe, l'auteur de la célèbre trilogie : « De la assistance dans la rue Morgue, Le Mystère de Marie Roget et La lettre volée.

Toutefois, ce n'est qu'après l'apparition de Sherlock Holmes, dont la silhouette en dépit de sa maigreur, devait, pour notre plaisir devenir tellement envahissante, que le roman policier se mit à proliférer singulièrement. On en écrivit dans tous les pays, mais ce fut l'Angleterre, terre de brouillards et de fantômes, qui apporta la plus importante contribution à cette sorte de littérature. Et ce, de 1920 à 1939. Le succès de ces romans n'a fait que s'accroître. Aujourd'hui, la tâche de grimaçant, sur ces couvertures et ce sont, aux devantures des librairies, que couvertures vernies et multicolores sur lesquelles un cadavre tout frais vient de grimacer, sur ces couvertures et ce sont, aux devantures des librairies, que couvertures vernies et multicolores sur lesquelles un cadavre tout frais vient de grimacer, sur ces couvertures et ce sont, aux devantures des librairies, que couvertures vernies et multicolores sur lesquelles un cadavre tout frais vient de grimacer.

Makho et l'anarchie. Le livre de « Miroir de l'Histoire » publié dans son numéro de janvier une étude excellente sur la révolution en Ukraine en 1917. M. Gilbert Comte, auteur de ce travail, a su éviter le pittoresque facile et reconstruire l'atmosphère épique de l'Ukraine libérée en lutte contre les armées blanches de Wrangel et de Denikine et l'Armée Rouge.

La grande époque de la prospérité, le roman policier est un amuse-ment intellectuel. C'est ce qu'on a appelé le roman policier classique et que Régis Messac définit ainsi : « Un récit considéré d'avant tout à la découverte, méthodique et graduelle, par des moyens rationnels, des circonstances exactes d'un événement mystérieux ». C'était un mécanisme bien graissé, où tout tournait très rond, et où les personnages, sans épaisseur ni humanité, n'étaient que de vulgaires marionnettes, tout juste tolérées dans le récit parce que, tout de même, cela s'appellait « roman » et non « problème de nos croisés ». En outre (je ne juge que d'après les traductions), l'écriture manquait de relief et si par-ci, par-là, Mme Agathe Christie et Dorothy Sayers, les championnes du genre, faisaient montre d'humour, ça n'allait jamais très loin. Alors, arrivent Dashiell Hammett, qui bouillonnait d'humour, et américain (ancien fils privé de l'Agence Pinkerton, je le signale avec regret, mais cela n'enlève rien à son talent, l'intérêt de l'énigme, et d'autres facteurs apparaissent : psychologie des personnages, intensité de l'action, pittoresque du langage, humour d'expression... et la demoiselle de bonne famille qui, dans les romans policiers classiques, servait de pivot à l'histoire, disparaît.

Après « Louise », rien de transcendant ; en 1919, en fait, l'auteur n'obtiendra même pas la notoriété de « l'autre » (Damoy), puis une kyrielle d'honneurs officiels qui n'ajoutent rien à la gloire du père de Louise, le président d'honneur du Syndicat et

se sont collés eux-mêmes, se compromettent, n'est-ce pas ? Alors, ils présentent, pour 600 baïes et sous une couverture typographique qui nulle putain ou ingénue n'affiche ses couleurs sang et nuit, un roman policier qui n'ose pas dire son nom. A propos de putain, j'appelle ça de l'entolage.

Mais il n'y a pas que chez les directeurs de conscience littéraire de la bourgeoisie (directeurs qui lient des romans policiers, comme tout le monde, mais n'en parlent pas), que ce genre qui m'est cher doit valoir des difficultés. Dans les milieux anarchiques par définition sans préjugés — il en existait jusqu'à ces derniers temps de solides et particulièrement défavorables. Pourtant, c'est un homme assez proche de nos idées (il collabora aux Humbles, de Maurice Wulens), Régis Messac, qui écrit « Le détective-novel et l'influence de la pensée scientifique, thèse de doctorat en lettres. Et il y a quelques années, le camarade E. Armand m'invita à faire une causerie sur le roman policier. Mais il n'y a pas que chez les directeurs de conscience littéraire de la bourgeoisie (directeurs qui lient des romans policiers, comme tout le monde, mais n'en parlent pas), que ce genre qui m'est cher doit valoir des difficultés.

Le but que se propose le héros de ce genre de récit est la découverte et le châtiement du coupable. Mais tous les coupables sont-ils innocents ? Le roman policier réaliste (et, tel que je le conçois, nimbé d'une auréole de fantastique social), met en scène des personnages dont tout les défauts (et, ils en avaient), je salue avec respect la mémoire de ceux d'entre nous, illégitimes

l'ami Georges

par RENÉ FALLET



Ça me gêne de parler de lui. On a comme une pudeur à parler de ses copains. Les copains, on voudrait les garder pour soi, dans une boîte, dans son cœur. Bien sûr, celui-là est trop gros pour tenir dans une boîte, il en déborde, il déborde, il est partout. Restriction : il est à qui il se donne. Sollicité pour les galas de filles et de Légion d'honneur, il met la guitare sur son dos et tourne celui-ci. On n'a jamais vu de Brassens à la Kermesse aux Etioles, cette foire aux putains. Son petit pavillon noir personnel orné d'une marqueterie à garde pure sa nuit d'été. Il y faut, lorsqu'on évolue dans le milieu du music-hall, un certain mépris. Une certaine qualité humaine.

Brassens exerce librement son métier. Dignement, n'en déplaise à un jeune homme qui m'écrivait au « Canard enchaîné » pour me dire que « mon pote Brassens était comme les autres et se laissait photographier pour « Cinéma ». « Ce genre de reproches laisse froid. Tout ce qui n'est pas publicité provoquée par tous les moyens est inhérent à l'état d'homme public. Comment qualifier cet homme public s'il refuse un autographe ? D'imbecille, n'est-ce pas ? A vrai dire, on en veut à Brassens de gagner sa vie et de se balader autrement qu'en sandales. On ne souligne pas par contre le fait qu'il n'a pas créé de club Georges Brassens comme l'ont fait à leur nom ses confrères qui y entretiennent des hystéries propices à leur gloire. On veut ignorer qu'il n'habite pas au Ritz ou dans une villa à piscine et bide à siège éjectable. J'empêche qu'on sollicite ce garçon parce qu'il est mon ami et surtout notre ami. Quand Brassens chante deux ou trois fois par jour devant les deux mille spectateurs de l'Olympia « Mort aux lois, vive l'anarchie », j'ai l'impression qu'il ne fait pas simple œuvre d'amuseur. Tant pis si je me trompe.

Je sais bien, moi, que Brassens m'a fait sentir plusieurs fois ce petit quelque chose qui se situe au-dessus du talent et dont je ne veux pas prononcer le nom de crainte de passer pour un flagorneur. Ce nom, « France-soir » l'a pourtant récemment prononcé. Il est par contre vrai que ces journaux à pantoufles déclarent que le gorille est devenu nounours et a rongé ses griffes. Mais tout le monde n'est pas le folliculaire Maurice Cloutier qui, pornographe dans le privé, crie au charbon parce que Georges lâche le mot con dans sa chanson « Marinette ». Maurice Cloutier, dont Jeanson me disait : « Toutes les fois qu'on prononce le mot con, il prend ça pour lui ». Le monde bourgeois adore se rassurer très vite, trop vite de préférence. Le gorille est toujours debout, n'en déplaise à la couvée de singes.

Brassens a ces temps-ci enregistré quelques chansons en espagnol. Il me plaît d'imaginer une poignée de jeunes gens de Madrid ou de Barcelone écoutant clandestinement un disque leur parlant de « Mauvaise réputation » et de « Pauvre Martin ». Car Brassens est un haut-parleur, une voix mise à l'index. Jamais on n'interdira nulle part André Clouveau ou Line Renaud, inoffensifs suppositoires pour oreilles.

J'ai vu cent, deux cents fois Brassens sur scène. J'ai toujours ressenti à son entrée le petit choc de ce qu'on appelle « la présence ». Les raisons d'une telle « présence » sont simples : Brassens est en vie. Ce n'est pas un ponton, un bonhomme en carton qui, s'installe au micro, c'est un être vivant, un vivant avec ses amours, ses mépris, ses souvenirs, ses regrets, ses malices. Et le public estime d'instinct ce qui vit, ce qui n'a pas appris à faire le beau. Je parlais un jour avec Brassens des admiratrices d'Utel qui se jetaient sous sa voiture et le mettaient à poil pour se partager les lambeaux de son costume. Je demandais à Georges pourquoi la foule ne se jetait pas ainsi sur lui. Il me répondit : « Ça ne lui vient pas à l'idée. Elle me respecte ». Elle n'aurait jamais vu cet homme faire le trottoir sur scène. A un espèce de patron de cabaret qui entendait le faire chanter devant une poignée de pivolets, Brassens rétorqua en prenant la porte : « Je suis un poète, pas un saltimbanque ». Cette réputation de dignité l'a suivi. Brassens ne ramasse pas les bravos.

Je craignais pour lui, début 1953, alors qu'il n'était que la vedette des « Trois-Baudets ». L'écrivain : « Pourvu que les petits cochons ne me mangent pas en route ». Aujourd'hui, ces cochons sont encore à nâtre. Merci, Georges, à bientôt au Moulin.

PEINTURE Un triste cirque (1)

Je ne crois pas à l'exactitude de documentation du peintre (jeune paraît-il) qui expose chez Drouant-David. Ayant choisi le cirque comme terrain d'exploration, l'auteur nous présente une vision des camps concentratoires trop peuplé, pour nous, et que vous n'avez jamais contemplé une parade dans l'ambiance vulgaire et bon enfant d'une foire aux pains d'épice.

Alors, pourquoi choisissez-vous un tel sujet comme modèle, vous qui êtes incapable de le comprendre. Ayant un grand magasin qui soutient votre lance, j'ai appris que vous

par Francis AGRY

semblent des forçats ; d'ignés successeurs d'un autre cirque, tragique et odieux celui-là qui pla sa chapiteau il y a dix ans.

Indiquez-nous la maison de pompes funèbres qui vous a trimballé dans ces cirques-là ?

Vous présentez dans une grande toile, bien équilibrée, la parade d'un cirque forain (est-ce Fanny ? ou l'ancien Lambert ou Zanfretta ?). Jamais je n'ai contemplé un ensemble aussi désespérant. Avec des queues semblables au patron d'un tel ensemble, vous remplirez au moins douze fauteuils les jours de gala.

Un chapiteau, c'est un peu une usine et un peu une église, on y travaille et on a la foi. Vous n'avez jamais contemplé les faces joyeuses d'une fin de répétition, vous ignorez ce qu'est la camaraderie de la piste : clowns, écuyers, acrobates, pris d'une même fièvre de réussite pour un bon spectacle.

Allez donc demander à Margaritis s'il aurait eu le courage et l'idée de monter ces « Chesterfolies » en 1943 avec

(1) Exposition B. Buffet.

MUSIQUE La MORT de Gustave CHARPENTIER

GUSTAVE CHARPENTIER n'est plus. Il est décédé samedi dernier, terrassé par une crise d'urémie ; il était âgé de quatre-vingt-seize ans. Jusque là, il avait été l'un des plus grands figures de la musique contemporaine.

Son œuvre qui s'étale sur une vingtaine d'années — de 1880 à 1900 — dépeint parfaitement l'état d'esprit qui a marqué la fin de la bourgeoisie du XIX^e siècle. Et s'il obtint — en 1887 — le Prix de Rome pour sa cantate « Didon », on peut dire surtout de ce genre de récit est la découverte et le châtiement du coupable. Mais tous les coupables sont-ils innocents ? Le roman policier réaliste (et, tel que je le conçois, nimbé d'une auréole de fantastique social), met en scène des personnages dont tout les défauts (et, ils en avaient), je salue avec respect la mémoire de ceux d'entre nous, illégitimes

« Après « Louise », rien de transcendant ; en 1919, en fait, l'auteur n'obtiendra même pas la notoriété de « l'autre » (Damoy), puis une kyrielle d'honneurs officiels qui n'ajoutent rien à la gloire du père de Louise, le président d'honneur du Syndicat et

Longtemps après l'entrée sensationnelle de Hammett dans la littérature policière et à propos de Hammett, Raymond Chandler, un écrivain ayant du style, de l'imagination et des personnages intéressants sur la scène littéraire. L'écrivain réaliste parle d'un monde dans lequel les gangsters peuvent gouverner des nations... où les restaurants célèbres sont la propriété d'hommes qui vivent dans le bordel, où le monsieur bien dans le fond du hall est un chef de bande, un monde où un juge, dont la cave est pleine de winstky de contrebande, peut envoyer un homme en prison parce qu'il en a une fiolle dans sa poche... un monde où la loi et l'ordre ne sont que des sujets de conversation... un monde où vous pouvez être témoin d'un acte de violence en plein jour et vous taisez parce que la police peut ne pas vous croire.

Vous pourrez y applaudir un programme sensationnel présenté par Yvonne SOLAL, de l'Olympia, et Pierre DANLOU, de la Radio.

Avec : GEORGES BRASSENS Claude Alix, Michèle ARNAUD, les BALLETS de l'AFRIQUE NOIRE direction Mosbie Sylla, Germaine GERMAIN, Pierre LOUKI, Georges STAQUET, les PIAFS de la CHANSON,

FRANCIS CLAUDE toute l'Espagne avec LOLA de CASTRO et PEPE NUNEZ, une grande attraction du Concert Mayol : les MADELL'S et

LES GARÇONS DE LA RUE Franck DEXTER au piano, MISCHKA au violon, régie artistique Suzy CHEVET.

DES MAINTENANT RETIRER LES PLACES : CHEZ JOYEUX, Château des Brouillards (ORN. 57-89), 53 bis, rue Lamarck, Paris-18^e ; Chez VINCEY, 170, rue du Temple, Paris-3^e ; Chez BERTHIER, 177, boulevard Poissonnière, Paris-10^e ; Librairie VERLAINE, rue Descartes, 39, Paris-5^e ; C.N.T.E., 24, rue Sainte-Marthe ; ou au Moulin de la Galette.

MUSIQUE La MORT de Gustave CHARPENTIER

de la Fédération des artistes musiciens, grand médaille d'or de la Société des auteurs, grand officier de la Légion d'honneur, en somme, tous les classiques hochets qu'on prête aux grands-papas gâteux pour leur faire patienter jusqu'à l'heure de la bouillie.

Rien de drôle alors qu'il soit attaqué par les jeunes de l'école moderne. Il est mieux fait — à l'instar de Cyrano — au lieu de vivre sur un poème « d'aller écrire un autre » ce qui est certainement cloqué le bec à ces jeunes impertinents qui croient de faire par amour de la musique et qui attendent d'elle autre chose qu'un ruban couleur sang d'Austerlitz !

Respect à vos cendres, Gustave Charpentier ; qu'on se souvienne simplement que vous n'êtes un technicien hors-lieu, un harmoniste habile, un honnête serviteur de la musique comme vous avait enseigné à l'être votre bon maître Jules Massenet.

... Dormez en paix ; mieux vaut porter en lettres d'or sur votre front manteau de pierre ; ci-gît le père de Louise, qui le père de la bombe H ou du virus H 19.

MIDAS.

